

# « Le rire » dans tous ses états

par Denis Labbé

« Le rire est le propre de l'Homme » écrivit Rabelais. Rien n'est moins sûr de nos jours si l'on en croit les dernières recherches scientifiques qui montrent que les rats, les chats et bien entendu les singes sont capables de rire lorsqu'ils sont stimulés ou pour répondre à certaines situations. Et pourtant, il est indéniable que le rire joue un rôle essentiel dans nos sociétés humaines, à tel point que des centaines d'expressions, de maximes et de proverbes emploient ce substantif ou ce verbe pour décrire nos actions et nos émotions. « Rire : pour quoi faire ? ». Voilà une vaste problématique qui nous entraîne au cœur de la condition humaine, mais qui va aussi nous conduire à évaluer les relations que nous entretenons avec nos semblables et le monde qui nous entoure.

Alphonse Allais disait que « les gens qui ne rient pas ne sont pas sérieux ». Cette antithèse annonce parfaitement ce que nous allons découvrir en parcourant les nombreuses formes de rire et surtout, les nombreux stimuli et situations qui nous conduisent à rire. La problématique proposée par le *Bulletin officiel* commence ainsi : « Rien ne semble plus spontané que le rire ». Le verbe « sembler » fait immédiatement germer un doute. Le rire ne serait-il que spontané ? Cela laisserait entendre qu'on rit toujours sans y être préparé. Là encore, rien n'est moins sûr. S'il existe des rires impulsifs, d'autres sont plus réfléchis, tandis que certains sont même forcés.

C'est donc toutes ses formes de rires que l'on va être amené à évoquer et à étudier, en cherchant souvent derrière cette façade joyeuse, d'autres problématiques qui le sont moins ou qui amènent finalement l'Homme à réfléchir sur son état.

## I Définition

Le mot « rire » vient du latin « *ridere* » et décrit un mouvement du visage qui fait se contracter certains muscles en réponse à quelque chose de gai ou d'amusant. C'est tout d'abord une manifestation physique d'une émotion ou une réponse physique à un stimulus. Le rire est donc en général associé à une situation positive, du moins pour celui qui rit, comme dans *L'École des femmes* (1662) de Molière, où Arnolphe dit : « Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis. »

Mais ce rire n'a pas toujours la même signification et n'a surtout pas toujours le même dessein. Le rire est multiple, aussi bien dans ses formes d'expression « rire aux éclats », « rire du bout des dents » que dans ce qu'il veut laisser paraître. Il va même jusqu'à s'exprimer à l'aide d'un oxymore : « rire aux larmes », preuve s'il en était que le rire est l'expression, non pas d'une seule émotion, mais bien d'émotions multiples. À tel point que parfois « on n'a pas envie de rire ».

- On va ainsi rire pour **se distraire**, pour se détendre, pour passer un bon moment ;
- On rit le plus souvent en groupe, montrant que le rire a une **fonction sociale** essentielle qui rapproche ou soude ce groupe ;
- Mais ce rire peut aussi se retourner **contre autrui**. On rit alors aux dépens de quelqu'un qui se retrouve ainsi exclu ;
- À l'opposé on peut aussi rire pour **appartenir** à ce même groupe, pour ne pas en être écarté, en voulant ressembler à ceux qui nous entourent ;
- S'il a fonction de critique, le rire peut surtout servir d'**autocritique**. On rit de soi-même pour repartir sur de bons rails ou pour se fustiger. Le rire sert ainsi à **se construire**, à s'ouvrir au monde et à ses semblables, à permettre à quelqu'un de vivre en bonne entente avec ses semblables ;
- Cette critique, tournée vers les institutions, la société ou certains collectifs acquiert une **fonction subversive** qui peut s'opposer à un pouvoir abusif, dénoncer des inégalités ou se moquer ouvertement d'un personnage haut placé ;
- On peut alors toucher à la **parodie** ou à la **satire** et non plus critiquer simplement le pouvoir mais s'attaquer directement au genre qui sert de support à l'œuvre ;
- Dans certaines situations dramatiques ou tragiques, individuelles ou collectives, le rire permet aussi d'échapper à la folie en servant d'**exutoire**, de soupape de sécurité.

## II Le rire pour quoi faire ?

Si l'on en croit Charles Baudelaire dans *De l'Essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques* (1855) : « le rire est divers ». Il provient de situations multiples. On rit lors de nombreuses situations individuelles ou collectives très différentes les unes des autres et surtout en réponses à des

stimuli variés. On peut ainsi rire d'un bon mot, d'une blague lancée par une connaissance voire d'un comique que l'on entend à la radio. Le rire passe alors par l'ouïe.

Mais ce n'est pas le seul sens mis en œuvre dans le rire, puisqu'une grimace, un geste ou une situation entraîne souvent un éclat de rire, montrant que celui-ci est généré par une image. Le toucher n'échappe pas à ces stimulations, notamment pour ceux qui sont chatouilleux, tandis que certaines odeurs entraînent des rires nerveux ou spontanés. Les sollicitations et les situations semblent infinies, nous montrant que le rire n'est pas si simple et possède de nombreuses fonctions. Sans entrer dans une analyse psychanalytique, il faut aussi, comme Baudelaire, faire une distinction entre le rire de l'enfant et celui de l'adulte : « Le rire de l'enfant est comme un épanouissement de fleur. C'est la joie de recevoir, la joie de respirer, la joie de s'ouvrir, la joie de contempler, de vivre, de grandir. C'est une joie de plante. » Ce qui va nous préoccuper ici, c'est bien entendu le rire de l'adulte, cette « expression d'un sentiment double, ou contradictoire » qui amène à une « convulsion. »

Le rire est si important dans une société humaine que certains dictateurs ont interdit à des comiques de se produire, voire les en ont empêchés de manière plus radicale. Dans *Par-delà le bien et le mal*, Nietzsche pensait qu'on pouvait se faire une idée d'un philosophe à travers ce qu'il pensait du rire : « J'irais jusqu'à risquer un classement des philosophes suivant le rang de leur rire. »

### **Rire pour se distraire**

La première fonction du rire qui nous vient à l'esprit est celle du rire de détente, de celui qui, après une longue journée de travail nous permet de chasser toutes les tensions emmagasinées. Les expressions populaires montrent parfaitement cette expulsion, cette libération salvatrice. Ainsi, on « rit aux éclats », on « éclate de rire », on « rit à s'éclater la panse », allant même jusqu'à l'oxymore : « on rit aux larmes ». Dans ce rire spontané, l'Homme parvient à se soulager, à se purger. Quintilien dans *Art Oratoire*, Livre VI, dit qu'il est « difficile de rendre raison de la cause qui produit le rire, parce qu'il touche à la moquerie » et qu'il se déclenche souvent malgré nous, comme en réaction à quelque chose de nécessaire. Le rire expulse quelque chose qui a besoin de sortir. Ce qu'Alain dans *Les Idées et les âges* (1927) expliquait en ces termes : « Le rire est directement contraire à cette forcenée attention à soi, qui est le fond du sérieux. Le rire secoue tout le corps comme un vêtement, laissant chaque partie s'ébattre à sa guise. Par essence le rire est un abandon de gouvernement, et le premier remède contre cet absurde gouvernement

qui noue et paralyse. » On rit pour se libérer de tout ce qui nous oppresse, de tout ce qui nous enferme dans un carcan. Il ajoute que « le rire est comme une violence, et une tentative de vous faire sauter comme un nourrisson. » Cette évocation à la fois de la « violence » du rire qui viendrait faire exploser le couvercle qui nous maintient prisonnier et de ce retour à l'état du « nourrisson » encore dépourvu des chaînes sociales et morales nous montre que le rire est bien un réflexe d'autodéfense de notre cerveau contre tout ce qui peut nous contraindre. Le succès des chansonniers et autres comiques est significatif de ce besoin de se distraire, de rire de tout, à « gorge déployée ». Dans une « Lettre à Élisabeth » datée du 6 octobre 1645, Descartes écrit : « Aussi n'est-ce pas toujours lorsqu'on a le plus de gaieté, qu'on a l'esprit le plus satisfait ». Et même si Descartes pensait le rire passager en regard de contentements plus durables, cette fonction d'expulsion est nécessaire dans notre existence. Il n'est pas de fêtes de famille, de banquets, de réunions qui ne fournissent l'occasion de rire. D'ailleurs, le rieur est souvent décrit comme un bon vivant, quelqu'un que l'on présente un verre à la main, en train de s'amuser comme dans « Noces de village » de Pieter Breughel le jeune où l'on voit des villageois danser, boire et rire. On ne s'étonne pas alors des chansons à boire qui sont souvent des chansons pour rire auxquelles sont associés les Français dans l'imagerie populaire. Plus près de nous Georges Brassens ou Jacques Brel réunissent le rire et le vin. Le premier dans « Le Vin » lie cette boisson à la bonne vie, tandis que le second présente dans « L'ivrogne » un tableau saisissant de celui qui boit : « Buvons à la santé/Des amis et des rires » « Je serai saoul dans une heure/Je serai sans colère. » Cette image est tellement ancrée dans nos mœurs qu'elle est devenue un stéréotype. Ne voit-on pas dans la bande dessinée *Astérix* de Goscinny et Uderzo, chaque album se terminer par un banquet des Gaulois, bien arrosé et bien gai ?

### **La fonction sociale du rire**

Cette évocation du banquet montre que le rire possède une indéniable fonction sociale de rassemblement, d'intégration ou d'humanisation des relations avec autrui. Comme le dit si bien la chanson d'Armand Gouffé : « Plus on est de fous, plus on rit ! », le rire semble bien plus intéressant à plusieurs que seul. Le rassemblement d'amis permet d'ailleurs au rire de souder le groupe comme dans *Trois Hommes dans un bateau* (1889) de Jerome K. Jerome qui montre les pérégrinations comiques de George, Harris, Jerome et du chien Harris sur la tamise. Il devient le ciment qui unit des personnes ou des personnages comme dans *En attendant Godot* (1952) de Samuel Beckett où Estragon

dit à Vladimir qu'il « serait amusant » d'essayer d'autres noms pour appeler Monsieur Pozzo.

Cette fonction se retrouve parfaitement au théâtre où une connivence s'installe entre les spectateurs et les acteurs comme le montre *La Critique de l'École des femmes* (1663) de Molière. Dans cette pièce en un acte, l'auteur crée une mise en abyme du théâtre pour mieux analyser les réactions du public et de la critique afin de montrer leurs différentes interprétations. Le Marquis dit ainsi dans la scène 5 : « Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien. » Le rire rassemble, même si « c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens » comme le dit Dorante dans la scène suivante. Les comiques modernes s'y emploient de différentes manières, en passant par l'absurde des situations chez Chevallier et Laspales qui peignent les travers humains dans des situations quasi kafkaïennes, en réhabilitant le clown, parfois triste, chez Coluche ou en tournant le monde en dérision chez Desproges. Mais cette *Matière à rire* chère à Raymond Devos passe aussi par un comique de mots, et même mieux, de bons mots : « Parce que si l'on savait ce qui amuse les atomes, on leur fournirait matière à rire... Si bien qu'on ne les ferait plus éclater que de rire. » Le rire passe chez lui par la parole, par ce que Freud nomme « le mot d'esprit » tel qu'il l'explique dans son ouvrage *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905). Cette parole, qui ne fonctionne qu'en présence d'un tiers, récepteur et destinataire du mot d'esprit, implique une sorte de connivence spirituelle, de proximité dans le rire.

Le philosophe Bergson, dans *Le Rire* (1899), s'interroge notamment sur cette fonction sociale en définissant l'homme, non pas uniquement comme « un animal qui sait rire », ce que pensaient nombre de ses prédécesseurs, mais aussi comme « un animal qui fait rire ». Dans le groupe, celui qui attire l'attention, c'est souvent celui qui fait rire les autres. En cela, le rire sert d'intégration au groupe, mais conduit aussi celui qui fait rire à se faire remarquer. Si Bergson écrit qu'« il semble que le rire ait besoin d'un écho », il semble également que le rire profite aussi bien à celui qui rit qu'à celui qui le déclenche. Pour le philosophe, « notre rire est toujours le rire d'un groupe », mais sans doute faut-il ajouter que nous aimons aussi à provoquer ce rire de groupe pour mieux nous sentir unique. Le rire serait donc indissociable de la socialisation et trouverait bien plus d'écho lorsque l'atmosphère générale est propice à la réception des effets comiques. La salle de spectacle, celle de cinéma, le banquet, la tablée rassemblée pour fêter un heureux événement sont

autant de lieux qui permettent au rire de s'épanouir et de trouver une oreille attentive chez les gens présents.

Cependant, le rire ne touche pas de la même manière toutes les personnes. L'humour et les différentes formes de comiques changent d'un groupe à l'autre, d'une société à l'autre, d'une civilisation à l'autre. L'humour anglais ne ressemble pas à l'humour français qui est différent du hongrois ou du japonais. L'humour anglais par exemple se caractérise par une forme de sophistication, souvent liée à l'absurde et à une noirceur difficilement compréhensible par le Continental. La pièce *Volpone* (1605) de Ben Jonson qui peint de manière satirique la vie d'un riche Vénitien célibataire qui finira par être puni est un parfait exemple de cet humour britannique. Cette noirceur va en fait se transformer en « nonsense » sous la plume de Lewis Carroll. Dans *Alice au pays des merveilles* (1865), celui-ci est partout, notamment dans les questions du Chapelier Fou : « – Pourquoi est-ce qu'un corbeau ressemble à un bureau ? » En France, l'humour est parfois plus graveleux ou joue sur les mots, notamment les contrepèteries inventées par Rabelais dans *Pantagruel* (1532) : « car il disoit qu'il n'y avoit qu'une antistrophe entre femme folle à la messe, et femme folle, à la fesse. »

Le choc des cultures sert d'ailleurs de base à certaines formes de rire. Dans *Bienvenue chez les Ch'tis* (2008) de Dany Boon, l'arrivée dans le Nord d'un directeur d'agence postale originaire du sud de la France crée des situations humoristiques provoquées notamment par des quiproquos dus au parler picard. Cette forme de rire joue sur des chocs de langues, notamment des homophonies qui créent des incompréhensions.

### Rire contre autrui

Si l'on rit en réunion, on rit souvent contre quelqu'un, en se moquant de lui, soit pour l'exclure du groupe, soit parce qu'il lui est arrivé quelque chose que l'on n'aimerait subir. Dans son *Livre du courtisan* (1528), Castiglione qui cherche à mettre en place un manuel du savoir-vivre, présente le rire de cette manière : « À chaque fois que nous rions, nous nous moquons et nous méprisons toujours quelqu'un, nous cherchons toujours à railler et à nous moquer des vices. » Il appuie sur les conséquences du rire qui va mettre mal à l'aise la personne visée, notamment si celle-ci a fait une erreur ou une chute.

Baudelaire évoque dans *De l'essence du rire* que ce rire est « l'expression de l'idée de supériorité [...] de l'homme sur l'homme » comme on la saisit dans la formule populaire « se moquer du monde » qui prend ici toute sa saveur en créant une sorte d'absolu qui tendrait à montrer que l'on peut exclure

quelqu'un voire l'humanité entière grâce au rire. Baudelaire se pose d'ailleurs la question : « Qu'y a-t-il de si réjouissant dans le spectacle d'un homme qui tombe sur la glace ou sur le pavé, qui trébuche au bout d'un trottoir [...] ? » Et même si, dans certaines situations, on se moque « pour rire » et non pour faire du mal à l'autre, ces moqueries provoquent indéniablement une gêne chez la personne victime de ces sarcasmes.

Le comique Buster Keaton jouait beaucoup sur ce comique de situation pour faire rire les spectateurs de ses films comme dans *Le Cameraman* (1928) où il filme des affrontements entre bandes rivales, se mettant dans des situations impossibles. Charlot, le personnage de vagabond interprété par Charlie Chaplin, par ses évitements ridiculise les policiers qui le poursuivent dans ses films, conduisant les spectateurs à se moquer d'eux. Plus les personnes dont il faut se moquer paraissent sérieuses, ou jouissent d'une place importante, plus le rire semble spontané. Le professeur qui tombe de son estrade fera d'autant plus rire qu'il est sévère, notamment si celui-ci, pas très grand, se prend le col de la blouse dans un crochet alors qu'il descend de son estrade, le laissant pendu à quelques centimètres du sol sans pouvoir bouger. Le rire devient méchant dans sa substance même comme le fait remarquer Chateaubriand dans *Génie du christianisme* (1802) : « Ces hommes, en apparence frivoles, qui détruisent tout en riant. »

C'est bien parce qu'une personne ou un personnage nous est antipathique que le rire est d'autant plus féroce. Dans *Le Misanthrope* (1666) de Molière, Alceste peint de manière cruelle le portrait de Clitandre, un rival, alors qu'il est lui-même soi-disant un ennemi de la médisance. En se moquant de lui, il essaie de faire rire Célimène afin d'éloigner ce soupirant. Dans *Le Dîner de cons* (1998) de Francis Veber, l'éditeur Pierre Brochant participe à des repas entre amis où chacun doit amener une personne dont on pourra se moquer. Son choix se porte sur François Pignon qui construit des maquettes en allumettes. On saisit la cruauté d'un tel repas qui semble faire écho à la définition du rire donnée par Friedrich Nietzsche dans *Le Gai Savoir* (1887) : « Rire, c'est se réjouir d'un préjudice, mais avec une bonne conscience. » Néanmoins, dans le film, adapté d'une pièce du même réalisateur, le spectateur ne se moque finalement pas que du con de service.

Ce rire en réunion pour se moquer s'incarnait aux siècles passés dans les parades monstrueuses de gens difformes dont le film *Freaks* (1932) de Tod Browning rend admirablement compte ou, plus proche de nous, *Elephant Man* (1980) de David Lynch dans lequel un homme victime d'une terrible maladie est présenté dans un cirque. Paul Scudo, dans *Philosophie du rire* (1840)

expliquait que celui-ci « est provoqué par la vue d'une imperfection dont nous nous croyons exempts ; en riant nous manifestons notre supériorité relative, et nous blessons l'amour-propre des autres. On rit toujours aux dépens de quelqu'un. » Ces moqueries peuvent aller jusqu'au drame. Dans le roman *Carrie* (1974) de Stephen King et surtout dans le film qu'en a fait Brian De Palma (1976), l'exclusion par le rire de la jeune fille lors d'une fête de lycée la conduit à user de ses pouvoirs et à tuer des dizaines de personnes. On trouve ce même désir de vengeance chez Christina, le personnage féminin du film *Frankenstein créa la femme* (1967) de Terence Fisher dans lequel un trio de jeune bourgeois se moque d'une jeune serveuse défigurée. Lorsque le baron Frankenstein lui redonne vie après son suicide et la transforme en femme fatale, elle prend cet adage au pied de la lettre. Le rire des uns ne réjouit pas toujours ceux qui en sont les victimes. L'adage « rira bien qui rira le dernier » extrait de la fable « Les deux paysans et le nuage » (1792) de Florian prend toute sa saveur dans ces deux exemples qui prouvent que le rire n'est pas toujours associé à quelque chose de réjouissant et que, dans certaines situations, il peut conduire à certaines exactions voire à une violence contre soi qui n'est que le reflet de la violence suscitée par le rire.

Hobbes souligne cette violence du langage et du rire dans *Léviathan* (1651) en disant que parfois « les hommes se servent des mots pour se blesser les uns les autres » et que « ce n'est qu'un abus de la parole que de le blesser avec la langue. . . » En tournant quelqu'un en dérision, on peut l'exclure d'un groupe jusqu'au suicide comme le montre le film *Ben X* (2008) du Belge Nick Balthazar dans lequel un autiste est rejeté par ses camarades de classe le conduisant à se pencher sur son éventuel suicide. Ce type de rire aux dépens de quelqu'un ne laisse pas toujours l'esprit en repos comme c'est le cas pour l'héroïne du roman *La Princesse de Clèves* (1678) de Madame de La Fayette : « Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de Madame de Clèves ; elles lui donnèrent du remords. »

### **Rire et appartenir**

Le rire est l'apanage du groupe, de la bande, des copains. Rire avec quelqu'un, c'est, pendant un temps, appartenir à son entourage, à sa clientèle. Pour ne pas être exclu à son tour, on peut d'ailleurs rire de quelqu'un ou rire avec quelqu'un. Dans *Dom Juan* (1665) de Molière, la lâcheté de Sganarelle le conduit à sourire de manière forcée aux tirades de son maître malgré son désaccord, ce que montre parfaitement l'adaptation faite par Daniel Mesguich. Les efforts consentis pour rire avec quelqu'un à qui l'on veut ressembler ne